

Tuer / être tué : les pertes et « les mille figures de la mort » sur le Chemin des Dames de mars à octobre 1917. par J.F. Jagielski (CRID 14-18)

« Comme le chantaient les hommes en descendant du Chemin des Dames :

Jean de Nivelles nous a nivelés
Et Joffre nous a offerts à la guerre !
Et Foch nous a fauchés...
Et Pétain nous a pétris...
Et Marchand ne nous a pas marchandés...
Et Mangin nous a mangés ! »

Blaise Cendrars

L'offensive Nivelles d'avril 1917 s'inscrit dans un parfait prolongement de la pensée des états-majors qui détermina les tentatives de percées françaises et alliées menées jusqu'alors. Une absence totale d'innovation tactique pour effectuer la rupture la caractérise assurément. Du point de vue des pertes humaines elle fut, à tort ou à raison, immédiatement perçue par les combattants qui y furent engagés comme l'une des offensives les plus meurtrières que connut l'armée française depuis le début de la guerre. L'immense déception des soldats se traduisit dans leur correspondance ou leurs propos par les mots de « boucherie », de « massacre » ou de « sacrifice inutile ». L'amertume des combattants du Chemin des Dames se propagea de façon foudroyante vers l'arrière et atteignit rapidement une opinion publique que trente-trois mois infructueux de guerre avaient rendu dubitative, morose et pressée d'en finir une fois pour toute avec un conflit qui s'éternisait. L'impression de massacre stérile fut durable. A juste titre, la mémoire collective relayait très fidèlement jusqu'à nos jours l'acrimonie des troupes. Au lendemain de l'échec de la tentative de percée, tout était à refaire. La X^e armée qui, selon les plans échafaudés par Nivelles, devait assurer l'exploitation de la percée et la libération des territoires occupés par l'ennemi, s'enlisa à son tour aux côtés des V^e et VI^e armées fortement éprouvées dans de terribles et très classiques combats d'usure. Selon les mots de Pierre Chaine, le quotidien du soldat ne fut, une fois de plus, qu'un « un long tête à tête avec la mort ».

Nous proposerons dans un premier temps une estimation des pertes en montrant que l'impression de massacre vécue par les combattants fut provoquée par une temporalité des pertes très particulière à cette offensive. Nous nous pencherons ensuite sur le témoignage quelque peu atypique d'un lieutenant du 5^e Régiment d'Infanterie coloniale en montrant combien la perception de ces heures sombres est complexe et parfois paradoxale lorsque l'on s'immisce plus profondément dans la psychologie du combattant. Nous nous attacherons enfin à mieux cerner la perception de la mort donnée et reçue dans cette guerre d'usure que fut la bataille dite « des observatoires » de l'été 17.

Dans ses carnets de guerre, Victor Guillermin affirme - avec une pointe d'autodérision teintée de désespoir - que « le fantassin n'en reste pas moins le suicidé par persuasion. » Peu de qualificatifs semblent aussi bien convenir aux fantassins qui partirent à l'assaut du Chemin des Dames au mois d'avril 1917. Comment cette offensive qui devait théoriquement amener les V^e et VI^e armées à effectuer en quelques heures la rupture du front et la X^e armée à en assumer l'exploitation s'est-elle soldée en un sanglant échec durant lequel, aux dires de l'immense majorité des témoins, tout fut perdu en un laps de temps très restreint ? Sans entrer dans le détail des considérations tactiques et des immenses défaillances dans la conduite de l'offensive aujourd'hui bien connues¹, nous

¹. *Les armées françaises dans la Grande Guerre, tome V, premier volume*, 1931 (précis historique) et Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames. De l'événement à la mémoire*, Stock, 2004.

nous contenterons ici d'en rester au niveau du seul facteur des pertes humaines afin d'évaluer – autant que faire se peut – leur ampleur mais aussi et surtout leur temporalité spécifique dans le cadre de cette offensive.

En valeur absolue, dans sa durée globale, l'offensive du Chemin des Dames ne fut assurément pas plus meurtrière que certaines autres grandes batailles offensives ou défensives qui s'étaient produites jusque là, notamment les batailles de Verdun ou de la Somme de 1916. L'impression de massacre, ressentie par l'immense majorité des témoins engagés dans cette offensive, impression relayée ensuite par la mémoire collective, provient certainement plus de l'importance quantitative des pertes durant les premiers jours – voire des toutes premières heures - de l'offensive que de l'ensemble des pertes cumulées de mars à octobre 1917. Car les pertes des tous premiers jours de l'attaque, aussi impressionnantes soient-elles, ne doivent en aucun cas être rapportées à l'ensemble du mouvement offensif de reconquête du Chemin des Dames². Il s'est donc agi pour nous de procéder avec méthode, en affinant la chronologie et les limites géographiques de ces pertes, pour éviter des amalgames dont la mémoire collective s'est emparée parfois un peu hâtivement. Elle fut en cela durablement alimentée par certaines analyses de témoins indirects³, d'hommes politiques ayant eu des responsabilités gouvernementales au moment de l'offensive⁴, de parlementaires membres de la Commission de l'armée à la Chambre⁵, de responsables militaires diversement impliqués dans l'exécution des ordres donnés par Nivelle⁶, de journalistes ou d'érudits⁷, de chroniqueurs plus ou moins prudents dans leurs affirmations quant au traitement des sources statistiques partielles ou mal renseignées dont ils disposaient. Chacun voulut établir une vérité des chiffres sans vraiment entamer un véritable état des lieux de la question des pertes. Or ce dernier laisserait apparaître clairement que toutes les extrapolations des uns et des autres reposent le plus souvent sur des données erronées ou lacunaires, des imprécisions ou aberrations statistiques qui furent au cœur des documents officiels fournis par les différents services civils ou militaires en charge des les produire⁸.

Le « flou artistique » initial que nous dénonçons ici est inhérent à l'offensive elle-même. En effet, dès les premières heures qui suivirent le déclenchement de l'attaque, les rumeurs les plus folles ont circulé quant aux pertes et ce, jusqu'aux couloirs de l'Assemblée nationale et de l'Élysée⁹. Mais, ce qui est établi pour le monde de l'arrière l'est également pour celui de l'avant et tout particulièrement pour celui des soldats engagés dans les vagues d'assaut parties dans les premières heures de l'attaque le 16 avril 1917. Et c'est sans doute cette perception visuelle mais aussi, simultanément, cette quantification immédiate

². Louis Marin, « Proposition de résolution tendant à charger la commission des armées d'établir et de faire connaître le bilan des pertes en morts et en blessés faites au cours de la guerre par les nations belligérantes, Session ordinaire en date du 29 mars 1920 » in *Annales de la chambre des Députés, Documents parlementaires, Tome XCVI, annexe n° 633*, Imprimerie des Journaux officiels, 1921, pp 74-75.

³. Jean de Pierrefeu, *L'offensive du 16 avril, la vérité sur l'affaire Nivelle*, La Renaissance du Livre, 1919, pp 147-149.

⁴. Raymond Poincaré, *L'année trouble*, Plon, 1932 et Paul Painlevé, *Comment j'ai nommé Foch et Pétain*, Félix Alcan, 1923.

⁵. Abel Ferry, *La guerre vue d'en haut et d'en bas*, Grasset, 1920, pp 230-276 et Henri Galli, *L'offensive française de 1917 (avril-mai) de Soissons à Reims*, Garnier, 1919.

⁶. Commandant De Civieux, *L'offensive de 1917 et le commandement du général Nivelle*, Van Oest, 1919.

⁷. J.M. Bourget, « L'énigme du 16 avril 1917 » in *Le Correspondant* du 10 avril 1927 et Jean Ratinaud, *1917 ou la révolte des Poilus*, Fayard, 1960.

⁸. Comme le souligne à juste titre Antoine Prost, « la question de l'ampleur des pertes demanderait une étude délicate dont l'exactitude resterait toujours suspecte, les responsables ayant eu, dans ces jours chargés, des préoccupations plus impérieuses que de vérifier les chiffres qu'ils transmettaient. » (« Le désastre sanitaire du Chemin des Dames » in Nicolas Offenstadt (dir.), *op. cit.*, p 137)

⁹. « Les Allemands, paraît-il, ont perdu beaucoup de monde, mais, à la 6^e armée, nos propres pertes ont été sérieuses. Painlevé les évalue à 35 000 hommes. », R. Poincaré, *op. cit.*, p 114. Cf. également général Mangin, *Lettres de guerre 1914-1918* qui attribue ces rumeurs ou à des « agents de l'ennemi » ou à « de nombreux parlementaires [qui] avaient le 16 avril suivi l'attaque, soit du poste de commandement du général Micheler, soit de l'observatoire de Roucy [et dont] les récits avaient répandu dans leur milieu toute leur sincère émotion. » (p 209).

des pertes qui est singulière dans cette attaque. La manière très approximative dont fut préparée puis conduite l'offensive, la sur-évaluation des blessés par les services d'évacuation, les énormes carences des services sanitaires, les multiples erreurs commises lors du comptage des blessés¹⁰, les premiers chiffres nettement sous-estimés fournis aux autorités gouvernementales par le G.Q.G.¹¹ eurent assurément leur part de responsabilité dans l'imbroglio des rumeurs les plus insensées mais aussi les plus tenaces qui se répandirent sur les pertes des premiers jours de l'offensive Nivelles. Sans nullement prétendre clore une question rendue particulièrement ardue par une gestion à la fois imprécise, maladroite, contradictoire des statistiques de pertes mais aussi par un débat rendu immédiatement très polémique entre les services du G.Q.G. et ceux du ministre de la Guerre, les recherches menées par Thierry Hardier¹² aboutissent aux nombres énoncés dans le tableau suivant :

Pertes françaises sur le Chemin des Dames (VI^e et X^e armées uniquement).

	TUES	BLESSES	DISPARUS *	HORS DE COMBAT**
Combats sur Sapigneul début 04.1917	?	?	?	800
Attaque sur Laffaux du 7.04.1917	?	?	?	310
Pertes totales du 16.04 au 25.04.1917	30 000	100 000	4 000 PG***	134 000
VI ^{ème} Armée du 15.05 au 15.07.1917	3 500	10 500	4 000	18 000
X ^{ème} Armée du 15.05 au 15.07.1917	2 000	6 500	1 300	9 800
VI ^{ème} Armée du 15.07 au 15.08.1917	650	2 000	200	2 850
X ^{ème} Armée du 15.07 au 15.08.1917	2 000	6 500	4 500	13 000
VI ^{ème} Armée du 15.08 au 15.09.1917	?	?	?	1 500
X ^{ème} Armée du 15.08 au 15.09.1917	?	?	?	4 000
Bataille de la Malmaison 23 au 27.10.17	?	?	?	14 000
« TOTAL**** »	« 36 350 »	« 125 500 »	« 14 000 »	198 260

* Cette catégorie inclut les présumés tués ainsi que les prisonniers de guerre.

** Cette catégorie inclut les tués, blessés, disparus, prisonniers de guerre. Elle est généralement la mieux renseignée dans les statistiques militaires car c'est elle qui permet au commandement de connaître les effectifs dont il dispose pour poursuivre la guerre.

*** Prisonniers de guerre.

**** Les nombres entre guillemets correspondent à des données chiffrées lacunaires.

¹⁰ Le rapport Brugère, du nom de l'officier général qui fut chargé d'établir le degré de responsabilité de chacun dans l'échec de l'offensive Nivelles, précise : « Pour comble de malheur, la Direction du Service de Santé, invitée à fournir au Ministre de la Guerre le nombre approximatif des blessés passés aux ambulances adopta une méthode de calcul erronée, basée sur le chiffre des entrées dans les différentes formations de l'arrière et du front, méthode qui eut pour résultat d'augmenter sensiblement le chiffre réel des pertes. » (S.H.A.T. 5 N 255, p 22)

¹¹ Note du général Nivelles du 13 mai 1917 sur les pertes du 16 au 25 avril 1917 citée dans Paul Painlevé, *op. cit.*, pp 402-408.

¹² Les évaluations de pertes proviennent du tome V des *Armées françaises dans la Grande Guerre, volumes d'annexes*. Premier volume : L'offensive d'avril (1^{er} novembre 1916-15 mai 1917) et deuxième volume : Les offensives à objectifs limités (15 mai - 1^{er} novembre 1917), Imprimerie nationale, 1932. L'auteur de ces lignes remercie Thierry Hardier pour la communication de ces chiffres qui ont été partiellement publiés dans Thierry Hardier, « Mourir sur le Chemin des Dames » in Nicolas Offenstadt (dir.), *op. cit.*, pp 226-243.

Soulignons d'entrée l'aspect limité et lacunaire de ces données chiffrées. D'abord parce qu'elles n'incluent pas l'ensemble des armées qui ont pris part à l'offensive du printemps 17. Nous avons ainsi exclu volontairement les IV^e et V^e armées dont les secteurs d'engagement ne correspondaient pas ou très peu au secteur géographique du plateau du Chemin des Dames lui-même¹³. Ensuite parce que ces chiffres sont lacunaires en ce qui concerne les catégories « tués », « blessés » et « disparus » et qu'ils souffrent d'une importante béance chronologique inhérente aux documents dont ils sont issus. Tenter vouloir combler cette double béance nous a semblé aléatoire et même risqué à cause du caractère très parcellaire ou très contradictoire des données éparses que l'on peut trouver dans différentes publications, y compris parmi les sources militaires émanant de plus petites unités comme par exemple le corps d'armée et la division ou les sources médicales du Val de Grâce¹⁴. Il s'agit donc de considérer ces nombres comme probablement très en deçà de ce que furent les pertes réelles. La marge d'erreur n'est pas négligeable puisque la lacune chronologique correspond à la période du 26 avril au 14 mai 1917 dont on sait qu'elle fut une phase d'engagement intense durant lesquelles les pertes furent forcément importantes¹⁵.

Mais – et c'est peut-être là le principal intérêt des chiffres que nous avons cités – ils ont au moins le mérite de mettre en évidence un phénomène essentiel qui est celui de l'importance et de la rapidité des pertes qui se produisirent dès que les unités françaises furent au contact de l'ennemi dans l'étendue géographique que nous avons circonscrit dans cette étude. En fonction des secteurs et en l'espace de quelques jours voire même de quelques heures, le nombre de morts ou de disparus du Chemin des Dames a au mieux égalé (?) ou au pire dépassé (?) les quotas de pertes des grandes batailles défensives ou offensives de 1916¹⁶. Et les soldats qui montaient à l'assaut, dont une partie d'entre eux formait une troupe aguerrie par trois années de guerre, ne s'y sont pas trompés. Ils ont immédiatement constaté que les choses étaient très mal engagées, que l'immédiate importance quantitative des pertes allait entraîner de facto un empêchement majeur à poursuivre une lutte par trop inégale. On voit alors apparaître dans les tous premiers compte-rendu de la bataille (faits par ceux qui côtoyèrent directement les troupes engagées dans le premier choc) un florilège de statistiques en pourcentages de pertes tout à fait singulier en ce genre de témoignage : « J'arrive du plateau de Craonne où le régiment est encore engagé et, à l'heure actuelle, sans doute diminué de 50 %. Quel enfer ! J'ai vu Maurice, sa division descendait de Craonne, et là il manquait 85 % de l'effectif...Quelle boucherie, surtout pour la petite avance que nous avons faite et le peu de prisonniers. Combien restera-t-il d'hommes vivants¹⁷ ? » ; « [Les blessés] sont encore sous le coup de l'effroi produit par l'effet des mitrailleuses allemandes. Ils n'ont presque pas perdu de monde par l'artillerie reportée en arrière, mais ils accusent 80% de pertes dues aux mitrailleuses. On n'a pas le droit de ne pas essayer de prendre toutes les précautions pour éviter semblables pertes¹⁸. » La valeur des pourcentages de pertes produits par ces témoins

¹³. Par exemple, le 1^{er} C.A. appartenant à la V^e armée avait été engagé à l'extrémité est du plateau du Chemin des Dames en face de Craonne et du plateau de Californie. Ses pertes – non quantifiées ici – furent particulièrement lourdes le 16 avril.

¹⁴. Remerciements de l'auteur à Denis Rolland pour la communication de ces sources médicales.

¹⁵. Thierry Hardier observe que ces pertes eurent lieu principalement entre la 16 et le 21 avril.

¹⁶. Les estimations les plus fiables donnent par exemple une perte de 24 000 hommes à Verdun (dont 19 600 tués et disparus) pour la période du 21 au 26 février 1916 (Guy Pedroncini, « La bataille de Verdun. Regards sur la conduite par les Français » in *Guerres mondiales et Conflits contemporains* n° 182, avril 1996, p 2). Pour la bataille de la Somme qui fut également une bataille où le choc des premières heures fut particulièrement meurtrier, Jay Winter précise que sur environ 320 000 soldats engagés, l'armée britannique avait à déplorer le soir du 1^{er} juillet 1916 environ 20 000 morts et 40 000 blessés (Jay Winter, « L'hécatombe de la Somme » in *14-18 la très grande guerre*, Le Monde Editions, 1994, p 133).

¹⁷. S.H.A.T. 7 N 986.

¹⁸. Ibid.

indirects de l'événement n'a certainement pas ni les qualités de recul ni la finesse d'un travail de statisticien. Mais ils soulignent, à chaud, combien l'impression de massacre a été rapidement perçue par les combattants engagés au cœur de la mêlée et relayée (avec effet d'amplification ?) vers l'arrière par ceux qui les ont croisés dans les toutes premières heures qui suivirent l'engagement. Ces témoignages de deuxième main alimenteront à coup sûr l'échelon des états-majors divisionnaires et remonteront un à un, comme une traînée de poudre, les échelons hiérarchiques. Ils alimenteront et grossiront cette rumeur toute empreinte de vérité sur la violence et la rapidité des pertes immédiates qui est consubstantielle à la bataille du Chemin des Dames. L'ampleur des pertes contredit clairement ce qui avait été prévu et largement diffusé à tous les échelons hiérarchiques de l'armée avant l'attaque. Les « horizons d'attente des combattants » de « la bataille avant la bataille » étudiés par André Loez¹⁹ se brisent brusquement dès les premières heures puisque l'action semble d'entrée plombée par le nombre de soldats tués ou blessés sur le terrain d'attaque et l'absence de progression significative. Et, pour eux, il n'est nul besoin de poursuivre vainement l'effort puisque la résistance ennemie a condamné l'élan premier à un échec aussi rapide que certain. C'est à un véritable « principe de réalité » de la bataille impossible que sont confrontés les troupes d'assaut le 16 avril : « La pluie survient : joli encouragement pour le lendemain matin. Nous étions mouillés et gelés. A 5 heures, nous nous préparons à l'assaut des Boches. Nous touchons comme grenadiers nettoyeurs chacun 16 grenades. A 6 heures, l'artillerie allonge son tir, et d'un saut, nous franchissons le parapet. Ce fut le moment terrible, face à face ; les mitrailleuses crachaient de partout. Soudain, les Boches se retirent. Nous avançons sans trop de peine jusqu'au fortin et à la sucrerie de Cerny, à 100 mètres du Chemin des Dames. Mais là, la lutte changea. Nous nous trouvâmes devant une ligne de fortifications formidables. Nous recevons l'ordre de nous emparer de ces fortins à tout prix. C'est là que commence la véritable boucherie. Nous sommes fauchés à mesure que nous avançons et nous sommes obligés de rester et de nous abriter dans des trous d'obus. Nous y restâmes jusqu'au 19 avril... Nous devions le 19 au soir, être relevés par les chasseurs, car nous avions 60% de pertes, quand à trois heures de l'après-midi nous recevons l'ordre de prendre d'assaut le fortin de la sucrerie. Tous, nous nous regardions stupéfaits ; nous n'étions plus des soldats énervés par l'eau de vie composée d'éther, mais des hommes en pleine conscience de leurs actes. Quand à 3 heures 15 nous sautâmes de nouveau à l'assaut des Boches, les mitrailleuses crépitaient et faisaient le vide dans nos rangs. Puis ce fut la lutte à coup de grenades. Effrayés par notre furie, les Boches se sauvèrent et abandonnèrent la sucrerie. Sans perdre haleine, nous les poursuivîmes jusqu'au Chemin des Dames. Mais de nouveau, une nouvelle fortification. Il fallait monter à un plateau défendu par de nombreux fortins. A mon escouade de grenadiers, nous étions à peine une vingtaine et le Capitaine. Nous ne pouvions plus continuer, notre division étant réduite. Ce fut terrible²⁰ !... » L'objectif géographique du Chemin des Dames est certes assez rapidement atteint en certains points du front d'attaque mais la bataille de rupture ne se fera pas parce qu'elle est en train d'être perdue face à des lignes de défenses ignorées (ou négligées...) par la préparation d'artillerie. Trop d'hommes sont tombés en nombre devant ces solides défenses et l'espoir d'un élan durable vers l'avant est définitivement brisé. Presque immédiatement après les premiers assauts, les commandants de petites ou moyennes unités, ces généraux moins ignorants des réalités du front, savent à quoi s'en tenir au sujet du moral de la troupe bloquée devant les réseaux ou fortifications ennemis intacts. Ainsi en est-il pour le général

¹⁹. « La bataille avant la bataille : imaginer et deviner l'offensive » in Nicolas Offenstadt (dir.), *op. cit.*, pp 179-187. Un bon exemple de ces espoirs déçus suscités par l'offensive de 1917 nous est donné par les carnets de guerre de Louis Désalbres en date 12 avril 1917. Son unité appartenait à la X^e armée chargée théoriquement de mener l'exploitation après la rupture : « *Le moral des hommes est grand. C'est même de l'enthousiasme, on plaisante, on s'interpelle dans toutes les sections. Ca va être la percée. Le Boche va recevoir une avalanche sur le dos. C'est la fin de la guerre pour cette année.* »

²⁰. S.H.A.T. 7 N 986.

Gallais, commandant la 16^e D.I. qui, niant la prétention des plans échafaudés par le commandant en chef, se fait subrepticement le porte-parole de ses hommes en rendant compte à sa hiérarchie de la manière suivante : « Il semble que l'échec subi ait laissé une impression profonde sur les exécutants, qui restent troublés devant la faillite d'un enseignement qu'on leur présente comme définitif, après les expériences de Champagne, de Verdun et de la Somme. Ces leçons ont été inutiles. Le moral est atteint. Une certaine fatigue se manifeste. On ne croît plus à une décision militaire²¹. »

« En somme, cette affaire a duré deux jours et déjà nous sommes relevés ! Et nous partons au repos ! Sans doute avons-nous atteint dans ce court laps de temps le pourcentage de pertes auquel il est admis qu'une division a maintenant le droit à la relève, et nous avons « le filon » : nous avons eu la chance de tomber dès le début sur un coup dur et la durée de l'épreuve en a été réduite à rien... Quel changement avec ce que nous avons connu dans la Somme : les semaines et les mois passés dans la misère noire, sous la menace continue de la mort dont le spectacle était toujours présent, la vie exténuante sans répit pour l'âme ni pour le corps, et les renforts qui venaient combler les vides, nous enlevant tout espoir de sortir jamais du Cercle de l'Enfer... Ah ! ceux qui ont passé par où nous avons passé il y a six mois trouveront légères les épreuves tant qu'ils se souviendront²². » Témoignage ô combien paradoxal que celui de chef de section du 5^e Régiment d'infanterie coloniale qui « descend » du secteur de Cerny-en-Laonnois où son unité a subi de lourdes pertes les 16 et 17 avril... Ce témoignage est-il pour autant représentatif de l'état d'esprit de l'ensemble des combattants engagés sur le Chemin des Dames en ce début d'offensive ? Il prouve à l'historien qui s'intéresse à la psychologie du combattant combien tout ce qui touche à la mort et à la perception directe du conflit est complexe et souvent très fluctuant d'un témoin à l'autre. Que faut-il entendre au travers des mots « chance » et « filon » pour cet officier qui a vu avec ses hommes « la mort de près » pendant deux jours ? Pourquoi donc, aux yeux de notre témoin, le Chemin des Dames fait-il partie des cercles de l'enfer supérieurs de la Grande Guerre ? Sommes-nous confrontés avec ce témoignage à un officier que dix-neuf mois de guerre ont complètement déshumanisé ou « brutalisé » ? Et pourquoi en 1917 un combattant qui dirigeait il y a quelques heures une section qui vient d'être décimée semble-t-il accepter « à chaud », sans rechigner, « ce court laps de temps » où son unité a atteint un « pourcentage de pertes auquel il est admis qu'une division a maintenant le droit à la relève » ? Tout simplement parce que ce qu'il vient de vivre sur le Chemin des Dames et qu'il relate en détail au fil d'un chapitre de ses carnets de guerre ne trouve sa cohérence qu'en fonction de ce qu'il a vécu six mois plus tôt durant une très longue période dans la Somme. L'immédiate commotion du Chemin des Dames ne trouve finalement son sens et sa signification que lue au travers d'une expérience plus ancienne et plus terrible encore : celle de la Somme, d'une guerre d'usure impitoyable perçue, ressentie encore au sortir de l'enfer du Chemin des Dames, comme une éternité vécue dans l'un des plus profonds cercles dantesques. Soulignons par ailleurs, pour rester dans le domaine de la psychologie du combattant face à la mort, combien Joseph Tézenas du Montcel a une vue très courte et très étroite de ce qu'il vient de vivre sur le Chemin des Dames. Pour lui, et très probablement pour les hommes qui ont eu la chance d'en sortir indemne, les choses paraissent définitivement terminées. Le régiment a atteint un quota de pertes au vu duquel, eux, en tant que combattants et acteurs d'événements guerriers ponctuels, ne peuvent plus rien : le régiment « a donné », il a été relevé, pouvait-il faire mieux ou plus ? Certainement pas... Notons au passage pour notre

²¹. Rapport sur les opérations de la 16^e division d'infanterie du 17 avril 1917 cité in Jean de Pierrefeu, *L'offensive du 16 avril. La vérité sur l'affaire Nivelle, Ollendorf, 1919*, p 176. Voir également dans le même ouvrage le constat à peu près identique que fait le général Marchand commandant la 10^e D.I.C. (p 93).

²². Joseph Tézenas du Montcel, *L'Heure H. Etapes d'infanterie 14-18*, Editions Valmont, 1960, p 270. Propos repris dans des termes à peu près identiques le 22 avril alors que la section du lieutenant Tézenas du Montcel est au repos (p 282).

témoin, que les combats qui vont avoir lieu pour reconquérir mètre par mètre le Chemin des Dames n'ont pas place dans sa pensée immédiate de l'événement : l'action à laquelle il a participé est un tout, à ses yeux définitivement clos. C'est un échec puisqu'on n'a pas percé sous le feu des mitrailleuses allemandes ; un échec de plus, voilà tout. Aucune interrogation sur l'avenir du secteur qu'il vient de conquérir péniblement. Plutôt une impression d'abandon soulagé, de fuite vers l'arrière, de relâchement nerveux et psychologique. Pas la moindre allusion dans l'immédiat à ceux qui sont restés là-bas. Des morts certes, vues, comptabilisées très sommairement dans le feu de l'action, une vague quantification mais aussi une sorte d'impossibilité à penser la mort dans l'immédiat.

On n'a pas assez souligné, nous semble-t-il, combien la perception du temps pour tout ce qui touche à la mort a été bouleversée chez les combattants durant la Grande Guerre²³. Dans la majorité des cas, au sortir de ces secteurs d'offensives intenses, les combattants sont victimes d'une hébétude complète qui les rend incapables de ressentir avec promptitude la perte de l'autre. Ce n'est que bien plus tard, très progressivement, dans une sorte de prise de conscience différée et de retour à une normalité relative, que l'absence est perçue, que le deuil peut enfin mettre en place son œuvre apaisante : « Je reste là, le cœur d'abord insensible et sans chagrin. J'ai déjà vu cette indifférence atroce devant la mort que l'on voit que l'on touche du doigt. Pour nous, soldats, nous ne pouvons pas comprendre tout de suite l'horreur de ce « Jamais plus », de cet attachement d'un être aimé. Il faudra que mes nerfs se détendent, que je dorme, il faudra que j'oublie ! Plus tard, dans huit jours, dans quinze jours, un son de voix, une phrase, me reviendront ; le sentiment d'une présence familière près de moi. Le pauvre mort aura mis sa main sur mon épaule pour me dire : « Je suis là ». Alors, je pleurerai ; je sentirai mon cœur se tordre et j'appellerai du fond de ma douleur celui qui est parti, que jamais, jamais, je ne verrai plus²⁴ ! »

La véritable prise de conscience du massacre auquel vient d'assister ce chef de section ne commence à vrai dire que quelques heures après sa sortie de la zone de feu. C'est alors le moment où, après une période d'aphasie complète, les langues des combattants commencent à se délier pour évoquer une macabre comptabilité qui s'insinue avec lucidité dans les esprits : « Au fur et à mesure que le temps passe, les renseignements nous parviennent. On m'annonce que le capitaine est mort avant-hier au poste de secours de Moulins, ce qui ne me surprend pas ; son ordonnance, qui l'accompagnait jusque là nous confirme ce que tout le monde dit sur l'insuffisance du service de santé. Cela prend la proportion d'un scandale. Le personnel sanitaire était complètement débordé, les postes de secours remplis, les moyens d'évacuation totalement insuffisants : les grands blessés mouraient sans soin dans les rues de Moulins ; bref, on se serait cru au plus beaux jours de 1914 ! Cela porte notre indignation à son comble, car si nous acceptons encore d'être écharpés, nous ne pouvons pas admettre de crever comme des chiens²⁵. »

Tout l'intérêt du témoignage de Tézenas sur l'affaire du Chemin des Dames réside pour nous dans sa description méticuleuse des différentes phases de l'après combat. L'auteur est prolix, il s'attarde longuement sur son progressif retour à l'arrière et sur la période de repos qui s'ensuit. Plus le temps passe et plus ses propos deviennent amers et empreints de lucidité : « Quand je suis un peu réconforté, je vais me présenter au commandant et serrer la main de mes camarades de bataillon qui sont revenus : la tournée est vite faite ! et il n'y a plus qu'un, exceptionnellement deux officiers par compagnie. On dit que le régiment a perdu huit cents hommes, mais les cadres surtout sont démolis : il manque trente officiers – ce qui est vraiment un record ! – et la proportion des tués est extrêmement forte : effets des tirs des mitrailleuses que nous

²³. Sur cette question, cf. Jean-François Jagielski, « Modifications et altérations de la perception du temps chez les combattants de la Grande Guerre » in Rémy Cazals, Emmanuelle Picard et Denis Rolland (dir.), *La Grande Guerre. Pratiques et expériences*, Privat, 2005, pp 205-214.

²⁴. Guy Hallé, *Là-bas avec ceux qui souffrent*, Garnier, 1917 (réédition Ysec, 2002, p 26)

²⁵. J. Tézenas du Montcel, *op. cit.*, p 269

avons subis²⁶. » A cette situation pour le moins traumatique vient s'ajouter une convocation du colonel qui explique à ce chef de section que les motifs de citation visant les hommes proposés pour une récompense – motifs qui ont été rédigés au cœur du boyau conquis au soir du 17 avril – ne sont « pas assez corsés ». Et de réagir : « Je suis assez dégoûté de cette « cuisine », mais au fond, c'est bien le résultat qui importe : il faut bien que les combattants se mettent à la portée des grands chefs, et traduisent dans le langage boursoufflé qu'ils comprennent cette chose toute simple et magnifique qui est l'acceptation plus ou moins consentie de la souffrance et de la mort (...) Ces gens là n'ont aucune idée de l'étendue du sacrifice demandé. La mort... des autres est une chose qui leur paraît toute naturelle, et qui se doit. Pour qu'il y ait matière à récompense, il faut l'agrémenter de quelque chose pour la galerie, autrement dit quelque chose qui en diminue la valeur intrinsèque et qui sonne faux à nos oreilles. Ces gens là n'ont aucune idée de la Grandeur : ce sont des cabotins²⁷. » Nous y sommes... L'analyse des fautes du commandement et la fracture entre le monde des états-majors et celui des exécutants est consommée... Il aura fallu pour cela cet entretien ubuesque au sujet des « citations » pour que notre lieutenant réalise pleinement l'absurdité meurtrière de ce qu'il vient de vivre.

Aux horizons géographiques ouverts d'une très hypothétique percée, création purement spéculative de la pensée du général Nivelles, opposons un espace restreint et circonscrit au seul Chemin des Dames. Espace sur lequel se déroulèrent après l'échec du 16 avril et jusqu'à la fin d'octobre 1917 une série de combats très localisés, d'une intensité exceptionnelle visant à conforter les gains de terrain âprement conquis, à améliorer les positions françaises et surtout à conquérir les points les plus élevés du plateau axonais. Les historiens militaires qualifièrent par commodité cette multitude de micro-combats, « bataille des observatoires ». Le capitaine Désagneaux, engagé dans le secteur de la ferme de la Royère en juin 1917 et faisant explicitement référence à son expérience de combattant aguerri, les qualifie quant à lui de « second Verdun²⁸ ». Au sein même de cet espace se mit en place au cours de la fin du printemps et de l'été 1917 une géographie et une perception de la mort caractéristiques des secteurs très actifs, renouant ainsi avec un type de guerre auquel justement l'offensive Nivelles avait voulu initialement échapper. Celui d'une guerre d'usure implacable où la progression se fait au mètre par mètre dans l'espoir d'obtenir des vues sur les positions d'un adversaire qui a reçu pour ordre de ne pas lâcher un pouce de terrain. Nous envisagerons ici la question de la perception de la mort durant la bataille des observatoires sous deux angles inhérents à toute guerre : celui de la mort donnée et de la mort reçue.

Le J.M.O. du 4^e Cuirassiers évoquant l'engagement de cette unité à la date du 5 mai 1917 parle pour cette dure journée de reprise offensive dans le secteur de Laffaux de "corps à corps terrifiants" et note, presque laconiquement pour évoquer la difficulté de la tâche, que "le nettoyage de la tranchée est difficile". Rôdée en 1917, cette pratique avait été rendue nécessaire par la spécificité de la guerre de position, lors des attaques de grande envergure. Elle avait été inaugurée deux ans plus tôt et avait été en quelque sorte « officialisée » pendant l'offensive de septembre 1915 en Champagne. Il s'agissait avant tout, pour les vagues conquérantes partant à l'assaut, de pouvoir continuer sereinement leur progression en dépassant les unes après les autres les lignes ennemies mais en assurant leurs arrières contre une éventuelle résistance d'adversaires qui auraient pu se dissimuler dans les multiples abris ou recoins des tranchées dépassées. Pour protéger les vagues d'assaut, on avait formé des sections spéciales composées de volontaires plus ou moins désignés, les nettoyeurs de tranchées. Cette façon de faire ayant prouvé son efficacité, elle devint pratique courante et durable dans les deux camps. « On nous a remis

²⁶. Ibid., p 270.

²⁷. Ibid. p 271-272.

²⁸. Henri Désagneaux, *Journal de guerre 1914-1918*, Denoël, 1971, p 136.

des couteaux, de grands couteaux de brigands. Beaucoup de nous, habiles à manier le fusil, le revolver, la baïonnette, le sabre, l'épée, furent d'abord surpris d'avoir dans les mains cette nouvelle arme, familière aux assassins. Il fallut s'y habituer et c'est ainsi que maintenant on se bat dans les boyaux. Une opération barbare existe, qu'on appelle le « nettoyage » des tranchées. Ah ! ce n'est pas joli ! Tout le monde est soldat, mais tout le monde n'a pas été boucher (...) Quand on a pris, en courant, une première ligne de tranchées et qu'on veut s'élancer vers la suivante, le temps manque pour désarmer et réduire à l'impuissance les prisonniers que l'on va laisser derrière soi. Dans le vieux temps, des règles auraient imposé à ces vaincus de se tenir tranquilles. Aujourd'hui on sait qu'en vertu de la civilisation allemande ils trahiront : il faut donc les massacrer²⁹. » Rares sont les combattants qui eurent le courage, dans leurs écrits de guerre, d'aborder de façon aussi explicite la difficile et troublante question de l'acte de tuer dans un contexte radicalement différent de l'habituelle « machinerie anonyme, démoniaque, systématique, aveugle³⁰ » des duels d'artillerie. Témoignage d'autant plus précieux qu'il s'agit ici de tuer dans un combat rapproché, au corps à corps. Mais aussi, dans un même temps, de tenter une justification a posteriori de l'élimination de prisonniers ennemis pourtant protégés par les conventions de la Haye et Genève. Assurément, sur ce point précis si rarement évoqué dans la littérature de témoignage, l'acte d'autocensure, la part de tabou touchant au meurtre ont parfaitement fonctionné. Ils ont véritablement verrouillé les consciences dans un non-dit qui nous plonge dans une réelle perplexité dubitative... Voilà bien l'un des paradoxes du récit des combattants de la Grande Guerre : la mort aveugle, lointaine, donnée par d'autres, y foisonne. Mais dès que l'on veut s'approcher d'une mort plus « intime », celle qui fait du combattant un tueur par nécessité, le verrou psychologique du refoulement assure une protection efficace et hermétique aux efforts d'investigation historique. « Pour tout dire, à la guerre, le meurtre est une exception, et bien peu d'anciens combattants furent des meurtriers. C'est le mensonge littéraire qui fait dire aux pacifistes : « Cette vague qui nous rend cruels, qui fait de nous des bandits de grands chemins, des meurtriers... » assure rétrospectivement le grand chasseur de « témoins » que fut Jean Norton-Cru³¹. Remarquons tout d'abord, que dans le passage très explicite du capitaine Redier, l'auteur ne peut s'empêcher d'avoir recours à de multiples précautions oratoires alambiquées pour évoquer la pratique répandue du nettoyage de tranchées³². Evoquant d'abord un panel d'armes conventionnelles, n'omettant pas de citer les armes nobles et symboliques de l'officier que sont le sabre ou l'épée, il ne mentionne l'utilisation du couteau de tranchée qu'au moyen de qualificatifs péjoratifs les associant aux termes « brigands », « assassins », « barbare » ou « boucher ». Tout au plus un pis-aller avilissant mais rendu nécessaire par les réalités d'une guerre rendue impitoyable par les agissements d'un ennemi perfide dont l'auteur de ces lignes sait par avance qu'il n'est pas dans sa nature de respecter ni les règles loyales du combat ni les conventions en matière de comportement des prisonniers³³. Pour autant Redier prouve, s'il en était besoin, que ce recours somme toute exceptionnel à l'arme blanche n'allait pas de soi et que plus d'un soldat français, « guerrier d'occasion, guerrier de nécessité » selon les mots de Georges Duhamel, a dû rechigner à l'utilisation d'une arme que l'époque considérait comme appartenant plus à la panoplie du parfait « apache » qu'à celle du Poilu se battant pour

²⁹. Antoine Redier, *Méditation dans la tranchée*, Payot, 1916, p 191-192

³⁰. Blaise Cendrars, *J'ai tué*, A la Belle Edition, 1918, non paginé.

³¹. Jean Norton-Cru, *Témoins*, Les Etincelles, 1929, p 567, note 1.

³². Que l'on retrouve chez d'autres témoins comme, par exemple, Gabriel Chevalier : « Le caporal désigna ensuite les grenadiers ou nettoyeurs de tranchées. J'en fis partie. Il nous tendit à chacun un grand couteau de cuisine à manche de bois blanc, destiné vraisemblablement aux entrailles allemandes. Je reçus le mien avec répulsion. » » (La Peur, Stock, 1930, p 59). Cf. également Joseph Tézenas du Montcel, *op. cit.*, pp 201-202.

³³. Dès le début de la guerre circulent dans l'armée française des récits de « cruautés allemandes » mettant en cause la lâcheté des troupes « teutoniques » qui, en simulant une reddition, en profitent pour fusiller les adversaires auxquels elles sont censées se rendre. Cf. par exemple *l'Histoire de la guerre par le Bulletin des armées. Août 1914 – janvier 1915*, Hachette, s.d. [1915].

accomplir une guerre défensive et donc juste... Si l'on évince l'aspect purement tactique qui a une réelle importance dans le contexte de la guerre de position, les motivations idéologiques du capitaine Redier tendant à justifier ce recours au nettoyage de tranchées et au massacre des prisonniers sont plutôt décevantes. Elles se contentent de reprendre l'incontournable cliché éculé de l'Allemand fourbe par nature³⁴. Raccourci bien commode qui permet à l'auteur une tentative assez maladroite pour justifier l'injustifiable...

Le témoignage de Philippe-Jean Grange est quant à lui bien plus explicite sur la question des motivations idéologiques profondes poussant le soldat à accomplir l'acte de tuer : « Le 20 octobre, le régiment va s'installer dans les creutes de Laffaux pour y attendre le jour J. Deux fois l'attaque est retardée pour permettre à notre artillerie de niveler mieux les positions ennemies. Près de nous, beaucoup de cadavres des précédents combats n'ont pas encore trouvé de sépulture. Des ossements jonchent le sol. Je découvre la tombe du fils de notre général de corps d'armée, tué comme sous-lieutenant, à vingt et un ans. Un peu plus loin, une croix plus grande que les autres est placée sur un abri éboulé. Le colonel et tous les officiers de l'état-major d'un régiment sont ensevelis sous cette masse de pierres et de terre. Je fais le serment de tuer le premier Allemand valide que je trouverai devant moi le jour de l'attaque. J'espère ainsi venger tous ces morts. J'ai pour les Allemands une véritable haine³⁵. » Remarquons d'abord que pour ce témoin c'est avant tout la mort de soldats français, de supérieurs hiérarchiques sans doute connus de l'auteur qui va autoriser le passage à l'acte : la mort de compatriotes appelle la mort de l'ennemi, la vengeance des morts est un geste qui paraît, aux yeux de notre témoin, légitimer un projet d'exécution sommaire... Le contexte de la guerre de tranchées, tout particulièrement dans les secteurs de grande proximité des lignes ennemies, favorise cette attitude de combat rappelant explicitement l'usage archaïque de la « loi du Talion³⁶ » : œil pour œil lorsqu'une trêve tacite se met brièvement en place dans un secteur difficile aux deux parties belligérantes, dent pour dent lorsque cette trêve est subitement rompue le plus souvent par la hiérarchie et que la guerre reprend implacablement ses droits : « Voici les premiers Allemands. Ils sortent déséquipés, les bras levés vers le ciel. Dans cette demi-obscurité, ils nous paraissent grands comme des géants. C'est le moment de tenir la promesse que je me suis faite il y a deux jours. Un Allemand est devant moi, à moins de trois mètres. Je ne distingue pas son visage : vieux ou jeune, que m'importe ? L'heure est venue, pour lui, de payer pour les autres. J'arme mon revolver. L'Allemand a deviné mon geste. Sa tête, maintenant, est à cinquante centimètres du canon de mon 92. Je vois distinctement son visage : c'est celui d'un homme de trente-cinq ans. Une barbe rousse et courte, des yeux bleus qui me regardent avec épouvante... Je dois avoir l'air d'un justicier. Ses bras restent tendus vers les dernières étoiles que le soleil va chasser et que lui ne reverra jamais plus. Ses jambes flageolent; ses lèvres hurlent le seul mot de circonstance : "Kamarad! Kamarad!". Puis, abaissant ses grands bras, il me montre son alliance et me fait comprendre qu'il a cinq enfants. De grosses larmes coulent le long de ses joues... Dans mes yeux il doit lire ma volonté bien arrêtée de l'abattre. Que m'importent sa femme et ses enfants ? Ce soir, combien des nôtres, également chargés de famille, auront été tués ? Finissons-en ! Mais Dusiliat abaisse mon bras. "Laisse-le, va, tu auras encore le temps d'en descendre d'autres !" La scène n'a pas duré trente secondes. Pourquoi ai-je cédé ? Cet homme que je voulais tuer vit maintenant en toute quiétude dans quelque village d'Allemagne. Il ne se doute pas que c'est à ce brave Dusiliat qu'il doit d'être vivant alors que tant d'autres³⁷... » Témoignage rétrospectif tardif d'un homme qui a été sur le point d'effectuer une exécution sommaire et qui – si du moins on en croit ses dires – n'a pas

³⁴. Ce lieu commun est également bien étudié dans John Horne et Allan Kramer, *German Atrocities, 1914. A History of Denial*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2001.

³⁵. Ph. J. Grange, *Phillibert engagé volontaire (1914-1918)*, Albin Michel, 1932, p 167-168.

³⁶. Sur ce point précis, cf. Thierry Hardier et Jean-François Jagielski, *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre (1914-1925)*, Imago, 2001, pp 164-166.

³⁷. Philippe Jean Grange, *op. cit.*, p 172-173.

suivi sa première impulsion vengeresse motivée par « une véritable haine » de l'ennemi. L'acte de tuer s'apparentant à un meurtre ne sera pas accompli parce que le regard de l'autre, du pair, et très probablement du combattant expérimenté et respecté par le narrateur, s'est posé un court instant sur une forme de déviance meurtrière qui a été jugée déloyale envers un adversaire vaincu et désarmé. Dusilhat n'interdit pas l'acte de tuer car cette décision n'aurait aucun sens dans la situation où se trouvent les deux hommes. Il demande à son camarade de la différer dans le temps, en fixant et rappelant au jeune et impétueux soldat quelles sont les règles déontologiques du combat : on peut et même on doit tuer des Allemands mais à armes égales, en combattant. En rappelant cette règle élémentaire, Dusilhat donne aussi au récit de Philippe-Jean Grange une dimension ordinaire de la littérature de témoignage du premier conflit mondial, à savoir celle d'un récit d'initiation.

Subir la mort au quotidien, tel est bien l'ordinaire du soldat du Chemin des Dames en cet été 1917. Les engagements de part et d'autre sont très brefs, dépassant rarement les quelques heures. Ils sont également confinés à des espaces extrêmement restreints, le plus souvent quelques éléments de tranchées, ou du moins ce qui pouvait en rester, après les tirs de préparation, d'engagement ou toxiques d'une extrême densité. Ces deux critères spatio-temporels sont à eux seuls capables d'engendrer une violence meurtrière inouïe du fait de la puissance des moyens engagés en un temps et un lieu aussi réduits. Qu'en est-il de la perception la mort reçue en ces secteurs extrêmes ? Un combattant aguerri comme le capitaine Désagneaux ne peut envisager l'ampleur des pertes qui l'entourent et l'oppressent au fil des jours qu'en faisant référence à d'anciens secteurs dans lesquels il a déjà combattu dans des conditions très similaires. Les caractéristiques de ces secteurs sont identiques. Ce sont des lieux où l'horreur des combats, le nombre de tués et de disparus ne forment plus qu'un grand tout macabre dans la mémoire du témoin. Des lieux où la mort rôde sans trêve, n'offrant aucun instant de répit. Un nouveau cercle dantesque, un peu plus profond, venant simplement s'ajouter à d'autres, plus anciens : « Journée mémorable pour le régiment. En Champagne (1915) les pertes en officiers avaient été de 22. A Verdun, de 23. Ce soir ou plutôt demain, on comptera en moins 32 officiers et deux bataillons (les 5^e et 10^e) avec leur commandant et leur adjudant-major disparus presque en entier³⁸. » Un autre témoin confirme les dires du capitaine du 359^e R.I. sur la dureté des combats pour la conquête ou la conservation de ces observatoires : « Comme je gagnais le secteur par ces chemins sinueux où, de place ne place, des avis intiment : « Passage dangereux. Faites vite », j'ai rencontré un blessé, conduit au poste de secours le plus proche. Ensemble nous fîmes halte en un endroit moins exposé. Il me dit : « J'suis de la 9^e ; c'est infernal là-haut. Pour ainsi dire plus de sapes, plus de boyaux. Tout le temps des coups de main, des bombardements. On ne roupille quasi plus. Tant qu'à la soupe, on se met souvent la bride (...) On en a déjà vu, mon poteau, mais pas comme ici. Et soi-disant la division ne démarrera que quand elle aura atteint un certain chiffre de pertes³⁹... » En ces secteurs où les effectifs des unités engagées fondent au fil des heures et des relèves qui s'effectuent très difficilement⁴⁰, l'âpreté d'une lutte, ponctuelle mais très répétitive et particulièrement violente, met à mal les capacités de résistance des âmes les mieux trempées. Le spectacle d'une mort omni présente parce qu'on ne peut matériellement inhumer les cadavres déstructure méthodiquement les aptitudes de résistance physique et morale les mieux trempées. La présence de la mort, cette proximité immédiate au cœur des tranchées annihile progressivement chez les combattants le mince espoir de survie et confine celui qui en est témoin aux frontières d'une horreur absolue : « Les mille figures de la mort, qui ont chacune leur horreur, sont, chacune, toute cette horreur. Chaque macchabée les

³⁸. Henri Désagneaux, *op. cit.*, p 144.

³⁹. Edouard Deverin, *Du Chemin des Dames au G.Q.G. R.A.S. 1914-1919*, Les Etincelles, 1931, p 146.

⁴⁰. Du fait des conditions de combat particulièrement difficiles mais aussi des actes de refus de monter en ligne de la part d'unités en rébellion.

évoque, les contient tous, et cette odeur ! L'uniformité de tout cela a quelque chose d'intolérable. Ainsi cette âme charmante et chantante est devenue cette charogne sans nom, cette arabesque trop connue de membres pliés et sans vie, ce pantin aux fils brisés, qui pue. On dirait que ces morts sans sépulture, ces morts sans décence, sans apprêt, sans beauté, outragent ceux qu'elles frappent, leur inflige un tourment de plus, une peine de laideur repoussante, qui est comme un premier châtement terrestre. Mourir n'est rien, mais devenir cette chose qui se dissout, cette chair jetée au vent, exposée aux regards, foulée aux pieds, ce mélange innommable de bras jetés, de jambes fléchies, de têtes déshumanisées, de loques déchiquetées et parfois flambantes. Quelle mortification de nos vanités⁴¹. »

On mesure mieux à la lecture de ce passage de Marc Boasson combien la perception attendue et codifiée d'une mort dite « normale » fut bouleversée pour les combattants de la Grande Guerre. Non pas que l'idée de mourir fut par eux refusée - « Mourir n'est rien » affirme stoïquement à son épouse ce témoin – mais plutôt combien sa perception fut traumatisante le jour où elle devint par sa récurrence une forme d'obscénité visuelle permanente. Boasson nous fait ici pénétrer dans une dimension qui dépasse le simple cas de la mort vécue ou subie. Elle est, en ces secteurs durs, devenue une consécration absolue de la déshumanisation, atteignant ainsi un point de non retour, une forme d'au delà de la mort. Car la mort fait plus que tuer, en privant ceux qu'elle frappe ou ceux qui en sont les témoins de tout ce qui en faisait ou en font des êtres humains. La guerre est devenue une machine à broyer les hommes, capable non seulement de les anéantir, mais encore de les priver du seul attribut humain qui leur appartenait encore après trépas, celui de leur identité. Le témoin de cette horreur au quotidien ne perçoit alors sa vie que comme un sursis provisoire très précaire. Car c'est là une dimension essentielle de la « mort vécue » des soldats de la Grande Guerre en ces secteurs extrêmes : à force d'en côtoyer le spectacle, le combattant lui confère une valeur spéculaire, au sens étymologique du terme. Depuis les premiers combats d'août 1914, la mort de l'autre renvoie irrémédiablement au survivant en sursis, tel un miroir, l'image différée et obsessionnelle de sa propre mort à venir : « Il y a quelques jours à Vieil-Arcy, dans une grotte, le colonel Richard du 41^e d'artillerie était tué près de nous avec deux de ses officiers, alors qu'il pouvait se croire en parfaite sécurité ! Pourquoi plutôt lui que moi ? Pourquoi pas moi plutôt que lui ! Eh oui, c'est là le danger, et c'est là le mérite aussi pour nous : manger, dormir, marcher avec une épée de Damoclès suspendue par un fil au-dessus de la tête ! Le fil ne cassera probablement pas, mais il peut casser, et il y a de quoi devenir fou ! Je finis par dormir et me réveille avec la sensation du casque-étai des neurasthéniques, les yeux caves, les idées noires⁴². »

« La bataille s'est livrée à six heures du matin : à sept heures, elle était perdue. Car sur cet immense plateau de l'Aisne, un quart d'heure après le départ des vagues d'assaut, c'était le crépitement de milliers de mitrailleuses et, de toutes les poitrines angoissées, le même cri est parti : « Les mitrailleuses ne sont pas détruites. » La victoire que nous croyions certaine va être un sanglant échec. » C'est en ces termes que le député et officier du 2^e bataillon du 249^e R.I., Jean Ybarnégaray, résume la journée du 16 avril lors de son intervention au cours du comité secret du 20 juin 1917⁴³. Au-delà des rumeurs toutes à fait fondées qui se propagèrent très rapidement sur l'ampleur des pertes ou de la longue et tenace querelle de chiffres, il semble que l'offensive du Chemin des Dames ait réussi à

⁴¹. Marc Boasson, *Au soir d'un monde. Lettres de guerre (16 avril 1915-27 avril 1918)*, Plon, 1926, pp 159-160.

⁴². Gaston Top, *Avec le 1^{er} Corps d'Armée. Un groupe de 75. Journal d'un médecin aide-major du 27^e d'artillerie*, Plon, 1919, p 193.

⁴³. Cité in Joël Rocafort, *Avant l'oubli. Soldats et civils de la Côte Basque durant la Grande Guerre*, Atlantica, 1997, p 441.

allier des éléments novateurs et de permanence au niveau de la perception de la mort. L'un des facteurs décisifs qui a bloqué l'élan offensif est assurément cette quantification immédiatement très fiable des pertes par la troupe qui attaquait. En l'espace de quelques heures et parfois même moins, chacun sait que le rideau de mitrailleuses tapi dans les lignes allemandes non atteintes par l'artillerie sera le facteur déterminant de l'échec. Les nouvelles demandes de la hiérarchie pour réclamer une aide de l'artillerie n'y feront rien. L'ennemi est trop bien retranché et accroché au terrain pour espérer être délogé. Lorsque ce qui aurait dû être une bataille de rupture se transforme en une nouvelle guerre de position particulièrement intense, la perception de la mort par les combattants du Chemin des Dames retrouve les caractéristiques habituelles des secteurs très actifs. La X^e armée, initialement prévue pour l'exploitation de la percée, n'a plus d'autre vocation que de servir à combler les pertes des armées de rupture, laminées dès les premières heures du conflit. L'été 1917 sur le Chemin des Dames prend les allures de « second Verdun » durant lequel les hommes s'accrochent comme ils le peuvent au terrain conquis et se battent avec acharnement pour reconquérir ou conserver des portions de terrain très restreintes. En octobre, la bataille de la Malmaison qui achève cette bataille dite des observatoires est minutieusement préparée par le nouveau commandant en chef d'une armée qui avait connu de graves troubles disciplinaires. Le général Pétain n'engage ses troupes déjà largement éprouvées par de longs et durs mois de combats qu'avec l'assurance d'une victoire aussi brève que sûre.